

Magazine. "Un siècle d'écrivains" : "Franz Kafka, 1883-1924" - 22h55 - France 3

# Dans l'ombre du Golem

PAR THIERRY GANDILLOT

*L'œuvre de Franz Kafka s'est construite contre son père, contre Prague, contre l'écriture, mais toujours dans la douleur. Une descente aux enfers qui était la rançon d'un talent unique*

**B**ien après sa mort, qui intervient le 3 juin 1924, Kafka est rattrapé par ses visions de cauchemar : « Je suis de pierre, écrivait-il de son vivant. Je suis ma propre pierre tombale. » Il ne croyait pas si bien dire. Le 29 mars 1934, l'administration lance un avis de recherche concernant la vérification de la validité du sursis militaire d'un dénommé... Franz Kafka ! Inconnu de la bureaucratie tchèque, l'écrivain reposait depuis dix ans dans le cimetière juif de Prague. Anonyme. Cet épisode, digne de figurer dans « le Procès », n'est que l'un des accidents de la longue route de Kafka vers la reconnaissance. A la fin des années 30, il est mis à l'index par les nazis. Ses dénonciations prémonitoires du Moloch bureaucratique collent trop avec la réalité de la société hitlérienne. Dans « la Colonie pénitentiaire », il a même imaginé les camps de concentration ! Encore dix ans, et ce sont les communistes qui le censurent... Avant de le récupérer quand un jdanovien de service imagine que les livres de Kafka sont avant tout une critique de la société capitaliste impérialiste ! « Cet homme qui n'a jamais exprimé une idée, s'étonne Marthe Robert, on lui a fait endosser toutes les idéologies. » La preuve par l'absurde que le pire est toujours sûr.

L'œuvre de Kafka s'est toujours construite « contre ». Et l'émission de Karel Prokop joue habilement de tous les niveaux de contradiction qui ont justement permis à l'écrivain d'accoucher de son œuvre.

Contre le père, d'abord. Cet ancien marchand ambulant est obsédé par la réussite sociale. Il fait un beau mariage, oblige ses enfants à parler l'allemand, grimpe un à un les barreaux de l'échelle sociale jusqu'à s'installer dans les quartiers bourgeois de Prague. Pour son fils, il rêve d'un avenir de fonctionnaire. Pas d'écrivain. Quand Franz lui apporte un de ses livres, il dit seulement : « Pose-le sur la table de nuit. » Sans commentaire. Pourtant, le fils développe des rapports ambigus avec ce père obnubilé par la reconnaissance sociale. Il le craint, mais il l'aime et le respecte à la fois. Dans la célèbre « Lettre » qu'il lui adresse, il



« Cet homme qui n'a jamais exprimé une idée, on lui a fait endosser toutes les idéologies » (Marthe Robert)

confesse : « Comme père, tu étais trop fort pour moi. » Et puis : « Dans mes livres, je me plains de ce dont je ne pouvais me plaindre sur ta poitrine. »

Contre Prague, ensuite. La ville des astrologues, des alchimistes et des architectes de génie le hante. La cité du Golem lui inspire haine et amour. Comme Rilke, il rêve de lui échapper. « Prague nous tient. La petite mère a des griffes. Elle ne nous laissera pas partir facilement, à moins qu'on n'y mette le feu par les deux bouts. » Et s'il meurt près de Vienne, c'est à Prague qu'on l'enterre. Dans l'anonymat. Pas un article ne lui est consacré dans sa ville natale, pas plus qu'à Vienne et à Berlin – où il s'est installé dans les derniers mois de sa vie en compagnie d'une jeune maîtresse de vingt ans de moins que lui. Ses parents sont obligés de faire paraître une notice nécrologique dans les journaux praguais pour annoncer sa mort.

Contre l'écriture, surtout. Employé dans une compagnie d'assurance le jour, il travaille la nuit. Avec un tel acharnement que, parfois, il doit renoncer à se rendre au bureau le matin. Entre ces deux vies parallèles, le conflit devient de plus en plus insupportable, surtout quand la maladie – la tuberculose, dont il mourra – s'en mêle. « Ces professions ne pourront jamais se tolérer l'une l'autre », reconnaît-il. Et pourtant, comme dans ses rapports avec son père, Prague ou les femmes, il s'obstinera à entretenir les contradictions, les antagonismes.

Ecrire, oui. Mais dans la douleur. Chaque ligne qu'il jette sur le papier est une souffrance. « Il s'agit de faire sortir tout mon état d'angoisse par le moyen de l'écriture, de la faire rentrer dans la profondeur du papier. » Ou encore : « Il faut que chaque jour une ligne soit braquée sur moi. » Ecrire, oui. Mais comme un défi paranoïaque. « Dieu ne veut pas que j'écrive ; moi, je dois. » Ecrire, oui, mais comme une destruction mégalomane. A peine couchés sur le papier, ses « gribouillages odieux » sont brûlés. Rares sont ceux qui échappent à la destruction.

Jusqu'à la fin, l'attitude de Kafka est contradictoire. A la veille de sa mort, il fait jurer à son ami Max Brod de brûler tous ses écrits, à l'exception de quelques nouvelles déjà éditées. Démarche ambiguë. Le fidèle Brod ne pouvait que refuser cet autodafé. L'histoire de Kafka exigeant la destruction de ses manuscrits après sa mort « est une légende, révèle Max Brod dans un entretien de 1965. Je lui ai répondu : "Si tu t'imagines que je vais brûler tes œuvres comme un bourreau, tu te trompes." J'ai donc refusé. »

Cette descente aux enfers dans la spirale auto-entretenu des contradictions était sans doute le prix à payer pour la création d'une œuvre unique. « On ne peut se défier de soi-même que si l'on est entré très loin en soi-même, analyse Marthe Robert. C'est par là qu'il tire sa vérité. Il a vécu tout ce qui allait se passer en ce monde. Il a introjecté tout ce qui allait arriver. C'est pour cela qu'il est inépuisable. » Et kafkaïen. T. G.

## «Comment j'ai maigri»

*L'écrivain avait sacrifié la musique, le sexe, le boire, le manger pour mieux nourrir son œuvre*

**O**n peut parfaitement discerner en moi une concentration au profit de la littérature. Quand il fut devenu évident dans mon organisme que l'orientation de ma nature vers la création lit-

téraire était la plus productive, tout se pressa dans ce sens et laissa inoccupés ceux de mes talents qui se tournaient vers les joies du sexe, du boire, du manger, de la réflexion philosophique et, en tout premier lieu, de la musique. J'ai maigri de tous ces côtés. [...] Je n'ai pas le droit de déplorer le fait que je ne puis pas avoir de maîtresse ; que je m'entends à l'amour presque autant qu'à la musique, ce qui m'oblige à me contenter de recevoir au vol les impressions les plus superficielles ; que

j'ai diné au Nouvel An de salsifis et d'épinards en buvant un verre de Ceres et que je n'ai pu m'intéresser, dimanche, à la lecture que Max [Brod] a faite de son essai philosophique ; [...] ce qui compense tout cela apparaît en clarté. Il ne me reste qu'à chasser mon travail de bureau de cette vie commune pour commencer ma vraie vie, dans laquelle mon visage pourra enfin vieillir naturellement avec les progrès de mon œuvre. » (« Journal », 3 janvier 1912.)